

Le sourire du singe

Laurent Nicolas

Editions Lilo
Collection dirigée par Lydie Dubol

Avant propos

« Celui qui pille avec un petit navire est un pirate celui qui pille avec un grand navire s'appelle conquérant. »

Proverbe grec

1- Porte des Lilas

Il habitait en face du cimetière. L'endroit avait tous les avantages. Le premier étant bien sûr le calme. Ses voisins n'emménageant qu'une fois et ne recevant que rarement, en quelques funestes et saintes occasions. Les rares visiteurs se recueillant en silence, admirant tête baissée, la poignée de chrysanthèmes achetés fort cher à une vendeuse mal aimable, ainsi que leurs chaussures, acquises, sans hésitation, avec l'héritage de la funèbre dépouille. Jamais de grand tapage, ni d'effusions du côté des écornifleurs.

L'endroit était bucolique, baigné du chant des oiseaux et de la musique du vent dans les arbres. On se serait parfois cru en quelque campagne lointaine où seul le silence, la nature rythment les saisons.

Ce vis-à-vis de tout repos lui offrait en outre une vue dégagée sur tout Paris et il se surprenait parfois à se sentir privilégié. Illustrant de sa situation avantageuse, l'adage de vivre « la ville à la campagne ».

Formule de circonstance qu'il commentait à ses rares visiteurs... La phrase « On devrait construire les villes à la campagne » n'étant pas comme d'aucuns le prétendent une

formule circonstanciée d'Alphonse Allais mais bien d'Henri Monnier, personnage haut en couleur pour qui il vouait une admiration sans bornes.

Henri Bonaventure Monnier était né le 7 janvier 1799 à Paris : caricaturiste, dramaturge et acteur français. Notre héros avait même été jusqu'à acheter, fort cher, à la salle de ventes de Drouot, une gravure originale de Monnier. Il l'avait fait encadrer et elle trônait au milieu du mur de son salon.

A ce stade de l'histoire, nous ne parlerons pas de Louis Auguste Commerson, qui publia en 1855 « les pensées d'un emballer » dans lesquelles Monnier aurait puisé la formule. Par respect pour notre hôte, nous taisons cette polémique qui n'a aucune importance pour la suite.

Bertrand Muzard vivait donc au N° 5 de la rue de l'Egalité proche banlieue de Paris, face au cimetière communal. Au 6^{ème} étage, un petit appartement, sans être exigü, comme il se plaisait à le qualifier. Un simple deux-pièces dont le balcon s'ouvrait, donc, sur ce cimetière, objet des formules littéraires susnommées dont l'héritage semble sujet à caution. Mais n'est-ce pas la destinée de tout héritage ? A ce propos la grande fortune de Bertrand était sa philosophie de vie, sa gravure de Monnier et quelques bouteilles d'un excellent Bordeaux qui finissait de vieillir dans le meuble sous l'évier, aménagé en réserve.

N'ayant pas de descendance, Bertrand Muzard se demandait parfois qui se disputerait ses trésors. C'est qu'il en avait vu des enterrements et il savait bien ce qui se cache derrière les larmes des familles apparemment unies. Chacune étant prête au meilleur et au pire pour récupérer la douaire d'un époux. Et cela souvent bien avant que les rejetons du défunt n'aient fait sceller la pierre tombale. Il avait vu Caïn et Abel s'unir contre une belle-mère et il avait assisté, lors de

quelques funérailles, à de jolies bagarres.

Son poste d'observation, le balcon de l'appartement, était hélas trop éloigné pour recevoir les sons des diatribes entre deux ex-épouses ou deux sœurs s'arrachant de généreuses touffes de cheveux et cela avec d'autant plus d'entrain que les avoies du trépassé fussent élevés. Il aimait à commenter le spectacle. Greffier imaginaire d'une logique testamentaire que constituaient les turbulences verbales dès que le legs devenait toujours décevant surtout s'il fallait partager. L'affaire entraînait dans les Saintes Ecritures du droit des successions. Doctrines ésotériques incompréhensibles pour les profanes, que des notaires patentés tentaient d'éclaircir par des explications nébuleuses qui envenimaient d'autant l'affaire qu'entre les accaparements de ces experts et ceux du fisc, les usufruitiers se retrouvaient, parfois, face à une donation aux allures de pourboire.

C'est ainsi que Bertrand Muzard prit l'habitude de se joindre à la fête les jours d'obsèques. Il aimait se glisser dans les cortèges, entamer la conversation et, en bon voisin, aider une vieille tante à descendre du taxi, glissant son bras sous le sien durant toute la cérémonie.

Bertrand Muzard ne travaillait pas. Depuis longtemps, il avait compris que le salariat, esclavage moderne, conduisait inéluctablement à une mort rapide autant qu'imbécile. Il s'en était convaincu en regardant les curés. Ces apôtres du non-faire arrivaient à un âge canonique sans une ride et terminaient évêques, ou mieux pontifes. Bien que parfaitement convaincu que Dieu n'existait pas, il admirait cette communauté qui proposait à ses serviteurs plutôt qu'une éternité hypothétique dans l'au-delà, une longue et fainéante vie de mortels. Servant un jour par semaine et officiant en cas d'urgence, les ratichons se la coulaient douce.

Bertrand Muzard avait décidé de suivre cette voie et le vivait fort bien. Il pensait s'en tirer d'autant mieux que, libre penseur, il se sentait protégé des affres de la tentation, ce qui lui évitait ulcère et remords, deux des grandes sources de vieillissement précoce.

Bertrand Muzard avait été un bon apprenti imprimeur, un excellent vendeur de journaux de kiosque. Il avait même un temps pratiqué l'activité de livreur pour un éditeur. C'est d'ailleurs cet emploi, dont il avait été licencié, qui lui avait garanti une modeste pension. On l'avait révoqué au motif qu'il s'arrêtait en chemin pour lire ce qu'il livrait. Le tribunal avait écouté ses arguments.

- On peut parfois avoir, même en tant que livreur, à faire jouer de son « droit de retrait » avait-il expliqué.

Ainsi le livreur qui porta « Mein Kampf » à l'imprimerie n'était-il pas complice ? Et combien de vies auraient été sauvées si, dans un acte d'humanité, il avait refusé de mener à bien sa mission. Ainsi, le Tribunal, stupéfait, avait entendu cet individu affable et honnête raconter qu'il vérifiait le contenu de chaque livraison, parcourant parfois les trois cents pages de quelque ténébreux essai avant de les remettre entre les doigts experts du fabricant. Il partait avec un pli et s'asseyait à une terrasse pour vérifier le contenu de la cargaison suspecte.

Comment revendiquer l'usage du droit de retrait si l'on ne prenait pas le temps de lire ce que l'on convoyait ?

Le Tribunal, sceptique, le questionna alors sur le contenu de certains livres afin de vérifier la véracité de ses propos. Il était intarissable sur les précis de géographie et les thèses de sciences. Il avait un avis sur les romans d'amour comme sur les récits d'aventures. Il nourrissait un sens critique sur tout et il lui arrivait de deviner le moindre plagiat !

Il avoua également que certains récits étaient dignes du

pilon, qu'il était de salubrité publique d'éviter la publication de piètres écritures scribouillées d'une plume de pédicure. Bien que ces textes n'honorassent ni la langue française ni l'académie des navets, il ne s'était jamais octroyé le pouvoir de censeur, trop épris qu'il était de la liberté d'expression. Il avait livré tous ses colis dans les délais raisonnables pour tout coursier qui lit à un rythme raisonnable. Devant ses réponses sans défection, les juges reconnurent qu'il n'y avait pas, en ces conditions, de faute « grave » et lui accorda une coquette indemnité, qui, agrémentée du chômage, le mit à l'abri du besoin.

Bertrand Muzard avait donc le temps de scruter le cimetière, de surveiller les allées et les venues, spectacle qui lui procurait un ersatz d'activité.

Aussi calme qu'il y paraît, la vie d'un cimetière est en perpétuel mouvement : il y a les visiteurs, mais aussi tous ceux qui de près ou de loin, travaillent à rendre la mort plus vivable au quotidien. Pas seulement les gardiens ou le personnel d'entretien, pas seulement les fossoyeurs ou les employés des pompes funèbres, non ! La vie du cimetière, avant que l'heure de la fermeture ne sonne, accueille ceux qu'elle considère à juste titre comme les artistes du lieu, les graveurs, ces artistes, orfèvres de la typographie ciselant dans le granit, le marbre ou le stuc, le nom des nouveaux arrivants.

S'allongeant parfois sur les tombes, par tous les temps et en quelques heures, ils laissaient l'empreinte d'un nom à la postérité. Il y avait également quelques fleuristes qui parachevaient des décorations étourdissantes et quelques sculpteurs. Ces derniers, hélas, devenaient plus rares avec le temps. Les inflations des droits de succession viennent à bout des meilleures descendance.

Bertrand Muzard ne cachait pas sa préférence pour les

fossoyeurs qui venaient régulièrement vider les tombes abandonnées, récupérant dépouilles et ossements sans grand ménagement. Leur ouvrage donnait, selon lui, tout le sens à cette rue, l'égalité parfaite était ainsi récompensée. Tel Procuste coupant les mollets des géants et étirant les nains. Le mythe avait ici sa réponse légitime : une boue informe, justification logique aux lourdes visions de nos élites quant à l'égalité. Cette masse disparaissait à l'arrière d'un simple camion de chantier, qui l'emportait vers sa destination finale, la transformation de ce limon en terreau. Il était informé d'un nouvel arrivant par le travail des fossoyeurs. Ouvrage qui commençait quelques jours avant l'événement. Une petite pelle mécanique venait préparer la sépulture du nouveau résident. C'était alors le signal pour Bertrand de préparer son costume, repasser sa chemise. Il tenait le tout prêt sur le dossier de la chaise jusqu'au moment fatidique. Le jour dit, il se glissait au cœur de la cérémonie pour accueillir son nouveau voisin et faire connaissance de la famille. Plusieurs fois on l'invita au vin d'honneur. Une fois, alors qu'il consolait une jeune veuve, il se retrouva même dans son lit. La femme avait trop bu et voulait fêter dignement sa liberté retrouvée. Elle le séquestra plusieurs jours. Sans doute pour se récompenser elle-même de ce que son époux l'avait bien mieux couchée sur son testament que durant des années d'étreintes conjugales. Bertrand accomplit son devoir consciencieusement, avec tout le dévouement qu'imposait la situation. Tentant dans des étreintes de plus en plus enflammées d'épancher le deuil de la veuve. Celui-ci terminé, elle partit pour Menton et lui demeura rue de l'Egalité mais il resta en contact quelque temps avec la veuve.

Il avait conscience du dérisoire de la perpétuité à regarder vivre son cimetière. Il s'était laissé entraîner dans sa mission. Il distribuait une philosophie épicurienne à chaque cérémonie et prenait un profond plaisir à reconforter les déshérités.

Pourtant il ne s'était jamais, jusqu'à ce jour, passé d'événement incroyable. Tout était bien rodé et sans surprise, si ce n'est cette cérémonie du mois de novembre : c'était la première fois qu'il allait rire à un enterrement.

Tout avait pourtant si bien commencé, un froid humide présageant d'un léger crachin, le gris des véhicules mortuaires s'insinuait avec lenteur dans les allées. De sombres silhouettes glissaient entre les tombes. Les mines ténébreuses et les visages aux cernes de circonstance. Tout était d'une tristesse inéluctable. Une telle banalité en pareil instant relevait de l'œuvre d'art. L'âge moyen du public pourtant laissait à penser qu'il ne s'agissait ni d'une vieille tante, ni d'un vieillard.

Passer inaperçu pour Bertrand semblait plus compliqué. La plupart de ceux qui composaient le cortège ayant 20 ans de moins que lui. En se mêlant au groupe, il surprit des bribes de conversation. On pleurait un trentenaire que rien ne prédisposait au suicide. Ses amis, un groupe de jeunes gens, s'interrogeaient sur ses motivations, on reconnaissait avec lui qu'on ne connaît jamais ce qui se trame dans les méandres complexes du cerveau.

On porta le cercueil en terre. L'inhumation allait être rapide. C'est alors que se produisit le fait le plus inattendu auquel il lui eut été donné d'assister : celle que l'on devinait être la mère du « défunt » demanda si quelqu'un voulait bien dire quelques mots. Machinalement et pour une raison de génération, sans doute, les regards se tournèrent vers lui. Pris de panique, il saisit le bras d'un homme vêtu d'un

élégant Loden noir qui se tenait à ses côtés depuis le début. Ils étaient les deux seuls hommes d'âge mûr de toute la procession. Bertrand n'hésita pas un instant, il fallait agir vite sous peine d'être découvert. Il entraîna l'homme au Loden jusqu'au bord du trou où les employés venaient de descendre ce fichu macchabée, lui faisant fermement comprendre que c'était à lui de prendre la parole.

L'homme hésita, puis, semblant chercher ses mots, annonça qu'il éviterait l'inévitable éloge du défunt : il expliquerait l'arrogance de Socrate face à ses juges :

Un silence incroyable saisit l'assistance. Si cela n'avait été le cas, on se serait cru à un enterrement.

- « Dès qu'il entre dans le prétoire, Socrate sait qu'il s'agit d'une cause perdue. Pour que ses juges l'acquittent, il faudrait qu'ils fussent philosophes avant d'être citoyens, même s'il déployait un torrent d'éloquence. » Et voilà l'homme d'expliquer que Socrate ne pourrait pas échapper à la condamnation - d'où ce premier discours, cette première plaidoirie « non coupable » assez maladroite, au déroulement peu clair, et aux arguments d'une efficacité contestable. Cependant, Socrate pourrait peut-être échapper à la peine capitale. Plusieurs commentateurs inclinent à penser qu'Anytos, Méléto et Lycon ne voulaient pas la mort de Socrate, mais peut-être seulement son exil. Sur ce point, le moins qu'on puisse dire est que Socrate prend tout le monde à contre-pied. Et l'homme de conclure qu'il n'y a pas de mots parfois que l'on ne peut oublier. « Rentrons chez nous en y pensant. »

Le public est surpris, dans les yeux nulle larme, mais l'incrédulité et la surprise devant un aussi savant propos.

- Cette question remet soudain tout le dialogue en lumière : Socrate voulait-il mourir ? Voulait-il depuis le début que la Cité d'Athènes le condamne à mort ?

Le silence retombe dans le cimetière. Par couples et par petits groupes, on commence à se disperser.

Une fille que l'on devine petite amie ou ex du disparu exhale un soupir. La vie reprend son cours.

C'est magnifique, profond, intelligent, tandis qu'on se félicite d'être là. Voilà les jeunes qui entourent leurs aînés et les pressent de venir boire un verre. Bertrand pense alors qu'il est temps de s'éclipser. L'homme au Loden lui agrippe le bras et d'un ton ferme :

- Vous m'avez entraîné dans cette histoire, ne me laissez pas tomber.

La mère du défunt vient le remercier de sa brillante allocution.

- Que de profondeur dans ces mots, comme il aurait aimé...
Merci.

Puis s'adressant à Bertrand : « Comme il avait de la chance de vous avoir pour amis ».

Bertrand et l'homme au Loden vont boire, écoutent les cousins, les amis, les collègues. Certains s'invitent à une fête en préparation. Ils se laissent entraîner par la vie, reprennent une ou deux tournées et partent ensemble à la nuit tombée. Passablement ivres.

- Dans quelle direction allez-vous ? Demande Bertrand à l'homme au Loden.

- La même que vous...

- Puis-je me permettre de vous demander quelque chose ?

- Faites.

- Quel lien de parenté aviez-vous avec le défunt ?

- Le même que vous, répond d'une voix assurée l'homme au Loden noir.

- Pardon ? Demande Bertrand, stupéfait.

- Voyez-vous, j'étais dans l'Education Nationale et suis à la

retraite depuis 4 mois, j'habite ici au 7. Ma femme travaille encore, et je reste toute la journée à lire et à regarder par la fenêtre en l'attendant. Je m'ennuie passablement, vous savez ! Or, il y a 3 mois, je vous ai remarqué, puis observé, je vous ai vu vous glisser dans les cortèges sans comprendre vos motivations. Alors, cet après-midi, n'y tenant plus, poussé par la curiosité je vous ai suivi... Le reste vous le connaissez.

Ils se regardent. Un silence s'installe puis ils éclatent de rire.

- Mais alors, quand je vous ai demandé de faire l'homélie, vous avez dû paniquer ?

- Pensez-vous, au contraire ! Je n'ai fait que leur faire réviser un cours de philo de classe terminale, c'est tout, explique-t-il en riant. J'ai passé un très agréable moment. Je dois hélas prendre congé, ma femme doit être rentrée à l'heure qu'il est. Elle va s'inquiéter et puis, je suis arrivé.

Comme ils se quittent, Bertrand propose :

- Venez chez moi demain. J'aimerais bien avoir votre avis sur une ou deux bouteilles de Bordeaux que je garde pour ce genre d'occasion,

- Je n'y manquerai pas.

2- Bolivar

On est sortis les premiers du cimetière. La fille marchait à côté de moi, les mains dans les poches. Elle rythmait son pas sur le mien. Vif et pressé de quitter les lieux. Je ne voyais pas son visage, caché par la capuche de son blouson.

- Tu ne vas pas boire un coup avec les autres ? Ai-je demandé.

- Putain non, faut que je marche. Ca te gêne si je marche un peu avec toi ?

- Non, au contraire.

- Tu prends le métro à la Porte ?

- Non, je rentre à pied et c'est plus loin.

- Ok.

On a continué comme ça sans rien dire jusqu'à la Porte de Paris. On aurait dit qu'on s'enfuyait tellement on marchait vite. A cet endroit, le boulevard périphérique a disparu sous une couverture végétale. La banlieue se mélange désormais à la capitale. Deux tours de bureaux érigées en remparts ont remplacé la place et la station-service. La gare de bus déglinguée, le trafic et les filles ont disparu au profit d'enseignes franchisées et d'un complexe de cinéma.

Je déteste le mois de novembre à Paris quand il se la joue pluvieux. Je déteste le froid, je déteste les enterrements. Et encore plus quand il pleut. Je déteste marcher dans Paris quand on vient d'enterrer un pote.

- On parle un peu ?

- Oui...

- On s'arrête ?

- Oui, on va boire.

On attaque le premier rade situé dans un angle de rue, non loin du métro. Elle a de jolis cheveux noirs bouclés qui tombent en bataille dans ses yeux. Elle boit de l'alcool fort et elle me prend la main. Quel âge a-t-elle ? La vingtaine peut être... C'est étrange comme l'espace entre les âges s'efface dans le monde adulte. Elle était bébé quand j'entrais en seconde et là voilà jeune fille qui boit une vodka, cinq minutes après. Cinq minutes après : il est mort. Elle s'excuse et lâche ma main. Peut-être est-ce moi qui ne me sens pas vieillir ? Peut-être qu'elle joue à la grande car l'épreuve est rude ?

- C'est bien de se sentir en vie quand on sort de ce genre de truc.

- Oui, c'est clair.

On boit un second verre. On ne parle toujours pas. On se regarde.

- C'était fort ce qu'il a dit le mec. A propos de Socrate... Et tout...

- Oui bien, juste ce qu'il fallait, je crois...

- Tu vois, dit-elle, pour moi, dans ma vie, maintenant il y aura un avant et un après cet enterrement, je ne serai plus la même... Je peux venir chez toi ? Puis comme si elle n'avait

rien dit elle rajoute : tu fais quoi dans la vie ?

Et voilà elle a appuyé sur le bouton « play ». C'est la machine à paroles qui engloutit l'espace et je raconte cette passion qu'est celle du reporter musical... Oui plutôt rock... Oui j'ai rencontré quelques rock stars... Oui j'ai vachement de chance... Non, c'est pas bien payé... Et voilà le flot d'âneries qu'un mec est à même de débiter dès qu'une nana mignonne lui demande avec son air ingénu : je peux venir chez toi ? Je ne serais pas moi, je ne me connaîtrais pas, je me mettrais des claques parfois. C'est entendu, pourquoi en rajouter ? A quoi bon compliquer la situation ? Pourquoi éblouir sinon pour donner le change, suborner la séduction à la saine envie d'une femelle et d'un mâle de s'accoupler ? Ca y est, je suis en train d'expliquer qu'on a filmé n'importe quoi, qu'on a joué aux baroudeurs, à la guerre et puis qu'on a eu peur, alors, on a décidé de faire des émissions musicales... Par lâcheté... Voilà.

- Oui, bien sûr, tu peux venir chez moi, c'est à deux pas. Dit une voix que je ne reconnais pas. Sors de ce corps !

- Je sais. C'est la rue en face, et pour le boulot en fait, je savais aussi. Mais quelle star tu aurais aimé interviewer que tu n'as jamais vue ?

- Ah oui, il faut que je te raconte. C'était avec Fred, à Berlin. On avait rendez-vous pour l'interview de David Bowie.

Je m'arrête, je la regarde, je vais lui dire que nous sommes en plein égarement, qu'elle est très jolie, pleine de charme mais que tout cela va se terminer comme chaque fois, en dispute et rupture. Je regarde avec ses yeux malicieux qui cherchent à se moquer de mon histoire. Bien sûr que j'en rajoute, oui, il y a de l'emphase ! C'est la trouille du mâle qui

a les jetons de ne pas assurer au lit avec cette petite féline ou quoi ? C'est le choc, l'émoi, la fièvre, la confusion des sentiments qui accaparent mon pauvre petit cerveau de vieux jeune homme dérouté par le charme d'une mini femme. La dernière de l'espèce, de la série « petit canon fragile et malicieux qu'on voudrait avoir toujours connu ». Ai-je dit à cette fille que je l'invitais chez moi, j'y crois pas. Et comment elle sait où j'habite ?

- Et alors à Berlin avec Fred ?

J'enjolive, je donne le beau rôle à Fred dans cette version. C'est normal, il est mort, tout de même. Dans la version originale, c'est moi qui passe la nuit avec l'attachée de presse. Dans cette version-là, c'est lui. C'est le moins que je puisse faire pour mon pote, le jour de ses funérailles. En réalité, on est arrivé la veille au soir et l'attachée de presse nous a largués à la porte d'un hôtel miteux en nous donnant rendez-vous dans un bar le lendemain. On a passé la soirée à bouffer des saucisses frites dans un camion-bar en plein air, alors qu'il neigeait. On s'est à peine saoulés et on... Et j'ai vomi. Fred m'a soutenu. Dans la vraie version, c'est lui qui ne digère pas les saucisses... Mais là, aujourd'hui, vous savez, c'est à propos du trou dans la terre... Mais bon aujourd'hui je lui dois bien un peu de fierté face à une saucisse indigeste. On ne gerbe pas « ein Wurst » le jour de son enterrement.

- Comme ça, tu sais où j'habite ?

- Et alors Bowie vous l'avez vu ?

- La cata ! En fait, on l'a attendu le lendemain midi, dans un bar du centre ville... Ah oui ! J'ai oublié de dire que le Mur existait encore, à l'époque...

Elle me regarde bizarrement comme si je parlais de la

Grande Muraille de Chine.

Bref, on attend et il arrive pas, là on est mal. On a promis le sujet à la rédaction. On est en train de s'imaginer rentrer bredouille, sans interview, sans son, sans rien. Aucun de nous deux capable d'aller déposer la note de frais sur le bureau du rédacteur en chef. C'est la panique qui se confirme. Puis on voit un mec au look pas possible arriver en courant.

« La femme de Bowie s'est pointée il y a une heure, par l'avion de nuit. C'est un célèbre mannequin au caractère aussi rigide que son port de tête. Manque de chance, son cher époux était avec un mec dans le lit. La belle a tapé le scandale, viré l'autre mec et pour finir, mis le feu à l'appartement ! » En effet, on entend les sirènes. On reste là, médusés. L'attachée de presse commence à pâlir et fonce en courant. On boit des coups avec le mec. Désormais, le stress de l'interview de la star s'est transformé en beuverie désespérée, en prostration alcoolique.

On rentre par le train de nuit pour économiser les frais. Cette fois, nous sommes conscients que nos carrières respectives s'arrêtent là, Fred envisageant de se reconvertir en Chippendale, et moi, m'imaginant vendant des panneaux publicitaires. Tout le long du voyage, nous nous repassons les événements qui ont conduit à cette débâcle, ce fiasco, cette bérézina. L'ulcère à l'estomac commence à se réveiller. Nous sommes les héros du capotage, de la faillite, les rois de l'insuccès, naufragés planteurs recalés depuis la naissance. Un instant, nous songeons nous faire harakiri ou sauter du train en marche. Nous nous finissons au bar avec des mignonnettes de cognac.

Le lendemain, l'attachée de presse m'appelle pour me raconter le dénouement de l'affaire, les suites judiciaires avec la police Berlinoise qui n'apprécie pas trop qu'on

incendie la ville. Puis elle s'excuse et enfin, se rassure du fait que nous avons bien fait de rester toute la journée à remonter le moral à Iggy, il tient à nous remercier. « Dès qu'il vient à Paris, il espère vous revoir, les mecs... ».

Je raccroche, médusé.

Alors là, l'effroi, la panique, la consternation ! J'appelle Fred en urgence. « Non, on n'a pas d'image, ni de son de notre beuverie de l'après midi avec le mec louche au bar. » J'annonce la catastrophe à Fred. Le mec patibulaire avec qui on s'est soulé, c'était juste Iggy Pop. Passablement déchiré mais tout de même, incontestablement rock star internationale ! Et nous, au lieu de faire notre métier on s'est mis à s'épancher avec lui sur les turpitudes de notre petite vie. Tellement petite qu'on la sent ridicule et éteinte tout à coup. On avait raté Bowie, on aurait pu ramener une interview d'Iggy Pop, on n'avait qu'à allumer la camera, mais on a préféré rentrer avec la gueule de bois.

Et voilà le moulin à paroles qui raconte et la jeune fille qui sourit, rit, s'amuse de l'anecdote, demande des détails, comment il était habillé...

- Torse nu, sous un blouson de cuir. Si, je t'assure... Oui, en plein hiver. Non... Peut-être un bonnet de marin, un ciré jaune et des bottes en plastique...

Elle rit vraiment maintenant. On marche jusque chez moi et elle me soutient par le bras car j'ai trop bu. Elle s'amuse d'emmener cet homme plus âgé qu'elle dans un appartement bien chaud. La nuit semble tombée depuis longtemps. On boit encore, elle s'allonge sur le lit, elle se blottit contre moi et s'évanouit dans le sommeil. La tête posée contre mon épaule. Je la couvre et la regarde dormir. Je la rejoins vite. Quelle foutue journée.

Tout se mélange dans ma tête Socrate voulant mourir dans

l'incendie avec Bowie. La nuit évapore l'alcool.

On sonne à ma porte. Le jour a salué la nouvelle journée. C'est Paula, qui travaille avec moi. Elle entre comme une furie.

- T'as du café ? Ecoute, tu es parti tôt hier, après l'enterrement, mais on a tous bien réfléchi, ça marche pas l'histoire du suicide de Fred.

- Excuse, Paula, mais là je me lève...

- Oui, je vois, t'es à poil, mon garçon...

Je vais choper un peignoir.

J'adore Paula, elle est tellement elle, à la fois forte et sensible, on ne se connaît pas depuis longtemps, mais on a l'impression qu'on a toujours été ensemble.

Elle regarde dans le couloir, la porte entrouverte de la chambre. La pénombre laisse deviner le corps nu de la jeune fille dans le lit. Elle jette un coup d'œil et reprend en parlant plus bas.

- Et puis, il y a ce type avec son discours à propos de Socrate.

- Oui et alors ?

- Tu ne trouves pas que c'était un peu étrange ?

- Je sais pas.

- C'était comme s'il essayait de nous dire quelque chose.

- Ah ? Et quoi ?

- Je crois qu'il faut qu'on en ait le cœur net.

- Tu ne crois pas au suicide, j'ai compris et je suis d'accord avec toi, mais on fait quoi ?

- On enquête. Après tout, c'est notre boulot... Et puis on lui doit bien ça !

- Mais pas du tout, je fais des émissions musicales maintenant ! J'ai lâché tout ça .

- S'il te plaît, va chez lui, fouille un peu.

- Bon ça je peux et toi tu fais quoi ?
- Je chine dans ses derniers rendez-vous.
- Dès que je sais quelque chose, je t'appelle.
- Ok.

Elle finit son café, remet son manteau et dépose un baiser sur ma joue.

- Tu changeras jamais toi... Tu sais, je t'adore.
- Pourquoi tu dis ça ?
- La fille dans ton lit.
- Quoi, la fille dans mon lit ?
- C'est la petite sœur de Fred .
- Aie !
- D'après moi, tu devrais la ramener chez sa mère. J'ai entendu dire qu'elle la cherche et la gamine n'est pas trop majeure... Enfin, ce que j'en dis...

A cet instant, on voudrait appuyer sur « pause », peut-être mettre sur « stop » puis « rewind ».

3- Chevaleret

Camillia Herts habitait le 13^{ème} arrondissement. Elle n'avait jamais quitté le quartier de Chevaleret qu'elle connaissait depuis toujours. Elle s'était habillée de manière élégante sans en faire trop. La visite était d'importance. En fait, durant toutes ces années, chaque visiteur, parce qu'il se faisait rare, revêtait un caractère particulier.

Le grand appartement dominait le métro aérien et les fenêtres du salon restaient éternellement closes. C'est un immeuble typiquement haussmanien en pierre de taille, barré par un balcon sur toute la longueur du deuxième étage. Le plan intérieur n'est que la réplique des appartements aristocratiques du 18^{ème} siècle : en façade se trouve l'enfilade du salon, salle à manger moulurée et au charme décrépit. Sur la cour, les services et les chambres. Elle n'aurait jamais songé vivre ailleurs. Elle habitait seule, depuis que sa sœur Artémise était morte. Camillia avait longtemps exercé l'activité de documentaliste. Elle avait passé sa vie à compulsier des ouvrages, classer et répertorier des documents. Elle en avait gardé la passion des livres anciens. Sa retraite, désormais solitaire, lui laissait tout loisir

de se livrer à ce hobby.

Elle avait transformée son vaste salon en une immense bibliothèque où chaque ouvrage avait sa place. Répertoire selon un ordre qui tenait tout à la fois du rite et d'une méthodologie dont elle gardait l'exclusivité.

Aussi avait-elle acquis, fort cher, un bel exemplaire des œuvres de Barbey d'Aurévilly dans une reliure demi-veau de 1886. Le tenir entre ses mains était pour elle un ravissement. Non qu'elle appréciait l'auteur et ses écrits de dandy royaliste, mais l'objet avait la magie des pièces rares. Elle s'imaginait que cette mystérieuse Vellilni, maîtresse secrète de l'auteur, ait pu pleurer en y lisant le cruel récit de son infidélité.

Mais Camillia Herts savait faire la part des choses, du rêve et de la réalité et ne se laissait que rarement emporter par ses songes. Ce livre de grande valeur avait sa place précise, assignée dans l'imposante bibliothèque. Le livre de Barbey d'Aurévilly n'aurait pu côtoyer Flaubert par exemple : c'est deux là se détestaient. Et encore moins Hugo dont Barbey d'Aurévilly déclarait « qu'à dater des Contemplations, Mr. Hugo n'existe plus ».

Elle tenait sa rigueur d'un père autoritaire. Ingénieur, il avait voué sa vie aux usines des automobiles Panhard. Cet homme méticuleux n'avait jamais cédé à une quelconque fantaisie. Tout dans la vie avait la place qu'un « ordre des choses » imposait sans discussion. Tout comme il était évident qu'un arbre à came en tête est plus précis dans le pilotage des soupapes, l'éducation des filles revenait à leur mère. Il n'accordait que peu de temps à sa progéniture. Le matin tôt, Monsieur Herts se rendait à pied aux usines situées à la Porte d'Ivry. Il ne se servait de sa superbe Panhard Dina 7 que pour emmener sa famille, le dimanche sur les bords de

la Marne. Il rentrait le soir à l'heure de l'angélus et se mettait à table sans rien commenter de sa journée. Ses travaux restaient secrets et prirent souvent des allures mystérieuses pour ses filles qui n'entendaient rien à la mécanique et aux automobiles.

La destinée de François René Panhard, sellier et carrossier de son état, de Jules Perin, découpeur de bois, d'Emile Levassor, ingénieur de génie, était intimement liée à celle de ce petit homme et de sa famille. Son embauche avait suivi sa sortie de l'Ecole Centrale et Emile Herts allait y consacrer sa vie. Il ne connaîtrait jamais d'autre employeur. Il vouait à ses patrons un respect qui dépassait la simple condescendance. Sa fidélité fut récompensée par des invitations aux soirées de la direction de l'usine. Toute la famille se mettait sur son trente et un. Leur attachement fut, à maintes reprises, loué en publique par un des illustres dirigeant. Il arriva souvent en cette époque que bien des employés s'avérèrent plus attachés à leurs patrons qu'à leur propre famille. Mais tel le syndrome de Stockholm il est des épanchements tout aussi inexplicables que l'affection du chien pour sa laisse.

Et qui a vu la joie d'un cabot à qui l'on brandit la bride au moment de la promenade peut comprendre cette cruelle adoration de certains esclaves pour leur maître.

Camillia se rappelait comment son père racontait l'histoire de son mentor : Emile Levassor avait voué sa vie à la mécanique automobile, disait-il, en ajoutant pour en apporter la preuve qu'il avait été jusqu'à épouser la veuve de l'homme qui lui avait fait découvrir le moteur à pétrole. Camillia avait connu la fille du couple : Lydie Levassor, car les deux familles se rendaient parfois visite. C'est d'elle que Camillia tenait sa passion pour les livres anciens. La fille d'Emile Levassor avait la passion pour la reliure et avait initiée en secret l'enfant d'Emile Herts à cet art. Il n'était pas

question que des filles d'ingénieurs ne s'abaissent à des activités de potiches comme la couture ou pire la broderie. On ordonna aux jeunes filles à s'adonner corps et âmes à la littérature romantique du 19^{ème} siècle. Lydie Levassor racontait à la jeune Camillia la vie héroïque de son père. Elle lui vouait une admiration sans borne. Ingénieur et chef d'entreprise, il fut aussi coureur automobile sur des engins de sa fabrication.

En 1896, alors qu'il participait au rallye Paris - Marseille et qu'il s'envolait vers une victoire méritée, un chien traversa la route. Voulant l'éviter, il fut victime d'un accident dont il ne réussit jamais à se remettre. Un an plus tard, Emile Levassor mourait à sa table à dessin. Tout son savoir, ses secrets avaient été légué à son jeune bras droit de l'époque : en l'occurrence le père de Camillia. Apprendre que la réussite de son paternel dans les usines Panhard était du à un cabot aurait put la faire rire, mais au lieu de cela elle s'enorgueillît d'appartenir à cette légende industrielle.

Grâce à ce molosse, qui croisait le chemin du taulier, la destinée d'Emile Herts avait basculée. Une carrière de directeur toute tracée s'offrait à lui et avec la réussite et les honneurs, une belle moustache et un chapeau de belle facture. Il avait vécu avec les capitaines d'industrie « par et pour le moteur à explosion ».

Le chien qui avait rompu sa laisse en provoquant un drame avait sans le savoir, et sans préméditation, donné les rênes de l'usine au père de la jeune Camillia.

Tout dans sa vie semblait être organisé, « marchait comme sur des roulettes ». Jusqu'à ce fâcheux jour de 1967 où un concurrent : André Citroën, devenu propriétaire de la marque Panhard et Levassor décide de fermer l'usine de la porte d'Ivry et de stopper la fabrication des voitures de la marque au profit de ses propres modèles. Son limogeage

coïncida au moment où il contracta la première fièvre de sa vie. La maladie le cloua au lit trois jours. L'arrêt fut d'autant plus brutal qu'il ne s'en releva pas. Il laissait à ses deux filles Artémise et Camillia l'appartement de la rue Chevaleret, une poignée de titres d'industries diverses sans grande valeur, une Panhard 24 CT flambant neuve et un goût immodéré pour la rigueur.

Les sœurs vécurent abandonnées dans un monde qu'elles ne comprenaient pas. Elles n'avaient pas été préparées à se retrouver seules dans la vie. Elles trouvèrent de petits emplois. Elles n'envisageaient le mariage que comme une pratique d'allégeance à laquelle elles ne purent se résoudre. Leurs relations amoureuses furent en outre, catastrophiques et de déception en déboires, de chefs de services en hommes mariés, elles finirent « vieilles filles », comme cela arrive souvent aux femmes dont le caractère affirmé rebute les hommes autant qu'une silhouette peu flatteuse.

La fragile Artémise s'effaça un soir de novembre d'une mauvaise fièvre à son tour et Camillia resta seule.

Pour elle se mélangeaient les personnages des romans d'amour avec les héros de l'industrie de cette époque.

Son engouement pour le 19^{ème} siècle venait sans doute de là. Sa collection de documents, d'ouvrages savants et de romans romantiques faisait d'elle la spécialiste d'un monde révolu dans lequel elle semblait être restée bloquée. Son visiteur d'aujourd'hui ne pouvait être qu'en rapport avec cette boulimie de documents de cette époque.

La sonnette retentit pile à l'heure. C'était un bon présage car cette fille d'ingénieur ne concevait de retard que dans la mort, mais en rien en ce qui est humainement possible. Notamment d'être ponctuel.

Une jeune femme brune entra. Elle se présenta tout de suite

comme journaliste mais avoua que sa démarche était personnelle. Immédiatement Camillia pria sa visiteuse de s'asseoir et lui proposa une tasse de thé, ou, vu l'heure, une goutte de whisky. Cette douce vapeur alcoolisée serait un lien de connivence et de complicité. Malgré leur différence d'âge, les deux femmes avaient plus de choses en commun qu'elles ne le pensaient. Et puis, Camillia était heureuse de recevoir et fêtait l'événement comme il se doit.

Abusant sans doute du temps de la jeune femme, Camillia se mis à conter l'histoire de la famille et de l'appartement. Puis elle questionna sur l'objet de cette visite.

Cette fois l'affaire est grave, Paula est aux aguets. Cette vieille folle qui radote autour des ruines de l'usine de bagnoles devrait d'un moment à l'autre expliquer ce que Fred venait faire, ici, deux jours avant sa mort ?

- Oui, je me souviens, dit-elle, votre ami est bien passé me voir. J'avais trouvé un ouvrage très ancien, un livre sur Sarda Garriga. Ce personnage l'intéressait plus que tout. Connaissez-vous Sarda Garriga ?

Paula avale le précieux breuvage « cul-sec ».

- Un fabricant de voitures, genre Facel-Véga ?

- Ha! Ha! Ha! Mais non, pas du tout ! Elle rit de bon cœur de la naïveté de la jeune femme. Je subodore que si vous découvrez qui est cet homme, vous en apprendrez plus sur votre ami et sur sa mort.

Il y a de la malice dans les yeux de Camillia Herts à ce moment, elle s'amuse désormais de cet interrogatoire. Paula est démasquée !

- Mais... Je ne comprends pas ?

- Mais tout comme vous, je ne crois pas au suicide. Tout comme vous je ne crois pas que « Socrate voulait mourir. Voulait-il depuis le début que la Cité d'Athènes le condamne

à mort ? » J'étais à son enterrement jeune fille dit-elle et je vous y ai vue.

Un instant, Paula panique. Elle se refait le film : oui, en effet, elle revoit une silhouette à l'écart qui pourrait correspondre.

- Ce livre devait avoir une grande importance pour qu'il me le vole ne croyez-vous pas ? Je ne vous expliquerai pas pourquoi je n'ai pas porté plainte. D'ailleurs, qui porte plainte contre celui qui ne rend pas un livre ? Est-ce que cela répond à vos questions ?

- Il vous a volé le livre ?

- Celui là et bien d'autres. C'était, je crois le seul but de sa visite. Pourquoi voudriez-vous qu'un bel homme d'une trentaine d'années rende visite tous les mercredis à une vieille documentaliste, collectionneuse de livres anciens ? Pensiez-vous à un rendez-vous galant ?

Sourires gênés.

- On reboit un verre ? Demande Paula.

- On reboit un verre ! Affirme Camillia. Et s'il vous plait ne me regardez pas ainsi ! Oui Paula je l'avoue sans détours : je l'aimais ! Oh oui, j'étais folle amoureuse de ce garçon.

Lorsque Paula ressort de l'immeuble bien plus tard, la nuit est tombée. Elle titube un peu. Elle a passé un moment formidable, hors du temps. Elles se sont embrassées sur le pas de la porte et promis de se revoir.

Sans y prendre garde Paula remonte à pied jusqu'à la porte pour prendre le tramway. Machinalement en passant, elle cherche l'emplacement où se dressaient les usines d'automobiles Panhard. Le bâtiment abandonné est encore là. Oublié de tous. Enfin presque de tous.

4- Mabillon

Alexandre Cormoran vivait seul. Il avait été marié mais ça n'avait pas marché et il était rentré dans les statistiques du divorce très peu de temps après le mariage. D'ailleurs en statistiques, il s'y connaissait mieux qu'en mariage : employé dans un grand organisme de sondage, c'était même sa spécialité. Il savait mieux triturer les chiffres que les relations humaines. Sans doute était-ce pour cela que son mariage avait échoué.

Puis il avait renoncé à la vie de couple, non par volonté affichée mais plutôt du fait que la vie ne l'aurait plus jamais entraîné à nouveau sur les chemins escarpés des affres de l'amour. En plus des statistiques, Alexandre avait une passion : il collectionnait les œuvres d'art africain, bien qu'il n'eût jamais voyagé, ne fût que rarement sorti de Paris, et encore moins de l'île de France.

Une fois par an, il allait au Vésinet, rendre visite à une vieille tante, sourde et impotente, seule survivante d'une famille décimée en un demi-siècle de paix. Une génération de labour avait suffi à exterminer ses ascendants. Se rendre au chevet de l'ancêtre était pour lui un voyage exténuant. Prendre le

métro et un train de banlieue était pire que la traversée du Tonkin en jonque. Il avait la chance d'habiter au pied de l'arrêt de l'autobus 96 qui, chaque matin, le prenait sur le pas de sa porte pour l'emmener en 17 minutes, parfois moins, jusqu'à son bureau.

Alexandre Cormoran nourrissait en secret sa passion africaine et s'enorgueillissait d'avoir constitué une jolie collection, disparate comme le continent africain et luxuriante comme les forêts du même continent. Ainsi, spécialiste des brocantes et du Marché aux Puces, il avait acquis des pièces exceptionnelles. Certaines, magnifiques, n'avaient aucune valeur tandis que d'autres, moins esthétiques, étaient, aux dires des vendeurs, un placement sûr. Il avait développé une méthodologie de fin limier pour se procurer ses trésors. Repérant une brocante, il s'y rendait à l'aube, à l'heure où les camions se garent et où les étals se dressent. Le fait de passer dans les allées avant les antiquaires, de repérer une pièce, sympathiser avec le vendeur, quitte à l'aider à décharger son véhicule, était souvent la seule solution pour emporter, à prix modique, un petit ivoire de contrebande ou une « Publication de la faculté des Lettres et Sciences Humaines de Dakar » datant de 1954, par exemple. Ainsi Alexandre s'était fait des amis, passionnés eux aussi, d'objets futiles et porteurs d'histoire et qui se racontaient leurs découvertes, le dimanche matin, au marché d'Aligre autour d'un verre de vin.

Alexandre Cormoran n'avait jamais voyagé mais celui qui entrerait chez lui, se serait cru dans l'antre d'un explorateur. Chaque mur offrant fièrement sagaies, masques, grigri et statuettes ayant appartenu aux innombrables tribus du continent africain. Des masques de la tribu Guegi Dan, qui donnent un statut privilégié dans la société à celui qui les portent, aux amulettes Dogons aux vertus moins

thérapeutiques que purement touristiques... Certaines en résine, fabriquées en Chine, imitant à merveille d'autres plus redoutables volées à un grand Marabout de Bamako.

Voilà ce qu'aimait Alexandre Cormoran dans sa collection : la part de ridicule et de magique qui rendait ses certitudes mathématiques tellement plus enrichissantes. Explorateur sédentaire, il connaissait mieux les moeurs des tribus que bien des ethnologues. Assistant à toutes les conférences sur l'Afrique, invité à plusieurs reprises au Musée de l'Homme, il se contentait de thésauriser des connaissances et n'en tirait qu'une richesse intérieure. Il n'acceptait jamais de se défaire d'une pièce durement chinée, ni de revendre un objet de sa collection. Son appartement ressemblait donc à un musée de poche où régnait ce doux capharnaüm des lieux chargés d'histoire.

Tout commença de la façon suivante : il y eut d'abord ce jeune homme, qui s'était présenté comme un étudiant en histoire pour lui demander de lui céder une petite boîte en marqueterie, originaire de l'île de Madagascar, un objet mal décoré de signes mal sculptés, d'assez mauvaise facture. Ne dérogeant pas à ses principes, notre homme accepta de la présenter à son visiteur mais refusa de la céder. Le jeune homme, fort charmant, demanda l'autorisation d'en recopier les symboles sculptés sur son couvercle. Alexandre Cormoran expliqua qu'il la tenait d'un antiquaire qui le lui avait échangée contre deux petites têtes de l'époque précolombienne, acquises par erreur, pensant qu'il s'agissait d'une œuvre africaine. Ne sachant qu'en faire, il avait donc pensé au troc sans savoir s'il faisait ou non une bonne affaire, l'antiquaire était un ami de ceux avec qui il partageait un verre de vin blanc le dimanche matin.

La boîte venait bien de Madagascar et sans conteste, portait la marque du peuple Betsileo. Là-dessus, tous deux étaient

formels. Le plus étrange est qu'elle aurait appartenu à un pirate et qu'on l'aurait trouvée dans la partie Française de l'île de Sin Marteens, située dans les Caraïbes. Cela ne semblait pas étonner le jeune homme, qui écoutait l'histoire en admirant la boîte. « On imagine combien de trésors elle avait pu receler » racontait Alexandre, fier de sa pièce. Le jeune homme avait dessiné les symboles et il promit de revenir dès que son mémoire serait achevé pour lui en donner un exemplaire.

Alexandre Cormoran avait oublié cette visite lorsqu'un dimanche, au marché d'Aligre, il croisa l'antiquaire qui lui avait échangé la boîte. Comme Alexandre Cormoran lui racontait la visite de l'étudiant, l'homme sembla chagriné et posa nombre de questions. Il avait lui aussi reçu plusieurs visites à propos de cette boîte, et, récemment, d'une pseudo « Association Africaine des Prospecteurs ».

Tous deux comprenaient trop bien ce que tout cela voulait dire : les ennuis ne faisaient que commencer. Il faudrait être discret sur l'affaire et mettre la boîte à l'abri. De toute évidence, l'objet avait dû être volé et policiers, enquêteurs d'assurances et chasseurs de primes devaient être à sa recherche. Ils promirent mutuellement de ne plus jamais en parler et Alexandre fit disparaître la boîte en un lieu secret, connu de lui seul.

Mais au lieu d'éprouver une sourde angoisse, cette affaire l'excitait. Il avait l'impression de vivre une aventure, une de celles que les collectionneurs affectionnent, pleines de rebondissements, qui donnent aux objets leur âme.

5- Pré Saint Gervais

Fred habitait dans un de ces immeubles en briques rouges aux abords des barrières, qui avaient fait la gloire de l'entre-deux guerres, semblant mettre une once de salubrité sur la pauvreté... On y accédait en traversant une sorte de porche donnant sur une ruelle fermée qui relevait plus d'une architecture d'usine du début du siècle que d'une résidence d'habitation à loyers modérés. Sans doute les architectes avaient-ils voulu attribuer aux prolétaires des logements décents mais à la mesure de leur connaissance de l'esthétique, c'est-à-dire besogneux et ternes. Cette forme de construction se veut la gloire de l'Est parisien, présentant pavillons et immeubles collectifs dans le pur style « Cité Jardin » inventée par Ebenezer Howard à la fin du XIX^{ème} siècle. Toujours est-il que Fred avait toujours habité là, avec son père. Il avait repris le bail à son nom après le décès de son géniteur et n'avait jamais songé à s'en éloigner. Il y avait grandi, connaissant les uns et les autres. Et, bien que l'appartement du premier étage fût sombre et exigu, entre deux reportages, Fred l'avait toujours considéré comme un refuge agréable.

En montant l'escalier sombre menant à des coursives dignes d'une prison centrale, je pensais que nous avions finalement, Fred et moi, parfaitement réussi à rater nos vies. Des reportages dans le monde entier que nous avions réalisés, il ne nous était revenu aucune fortune. Ce qui en soi n'est pas très important. Nous n'avions rapporté que quelques maigres souvenirs et ne laisserions définitivement pas grand-chose à la postérité. Nous avons vécu, ai-je songé, comme de simples prolos des médias, chichement, voyant nos statuts de salariés de la télévision se précariser, se libéraliser et finir par ne plus nous amuser. Notre matériel sur le dos, nous partions filmer une catastrophe de la même manière que pour un match de football.

Les portes des appartements portaient les stigmates du temps et certaines, après une succession de cambriolages, étaient mal réparées. Je ne fus à peine étonné de trouver celle de Fred entrouverte. Il ne gardait aucun matériel chez lui et, depuis longtemps, dans cet appartement, il n'y avait que le strict minimum : une table, deux chaises, un lit... A ma grande surprise, j'entendis un claquement alors que je poussais la porte et instantanément, une silhouette se précipita pour sortir. Instinctivement, je me lançai à sa poursuite, sans mesurer la stupidité de mon geste. Qu'allais-je bien pouvoir faire si jamais je rattrapais mon assaillant ? Ma dernière bataille remontait à la cour de récréation, à la suite d'un conflit d'intérêt avec le petit Pascal Pelgrin, gamin de bonne famille, qui convoitait les faveurs de mon amoureuse de l'époque. Je me souviens parfaitement qu'il m'avait provoqué. C'était l'époque des premiers films de Bruce Lee, et, souhaitant lui donner une leçon à la hauteur de l'insulte, j'eus l'idée de sauter en projetant mes pieds en avant, comme je l'avais vu faire dans les films. Evidemment, j'avais mal mesuré mon élan et m'affalais juste devant lui,

sur le sol bétonné du préau. Le garçon, narquois, me toisa et disparut avec la fille, pendant que mes amis me demandaient pourquoi je m'étais jeté par terre devant lui. Ce qui devait être une minute de gloire du combat du petit-fils du dragon fut l'apprentissage de la honte. Cette cruelle expérience du combat de rue me fit désormais renoncer à l'usage de la force en toute circonstance. Depuis, j'ai appris à utiliser les mots qui, s'ils ne protègent pas contre les balles, comme elles, atteignent leur cible : je suis devenu journaliste.

Une douleur terrible m'élançait du côté gauche tandis que je courais. L'homme ne connaissait pas plus les lieux que moi car il se trompa deux fois de direction pour rejoindre la sortie. Il ne s'agissait pas d'un petit braqueur, mais bien de quelqu'un qui était venu chercher quelque chose dans l'appartement. Mon instinct me disait que cette silhouette qui s'enfuyait détenait la réponse que je cherchais.

Hélas, à bout de souffle, je m'écroulais à un coin de la ruelle. Je me rendis compte que j'étais à deux pas de chez Paula, essoufflé, je gagnais l'ascenseur en titubant.

Je sonnais à la porte... C'est long... Je sonnais à nouveau. J'appellais. Paula arriva enfin, juste revêtue d'un joli kimono bleu.

- Qu'est-ce qui t'arrive ?

- Tu te lèves seulement ? On est en pleine journée là...

- Sieste.

Je jette un oeil par la porte entrebâillée qu'elle tentait de refermer.

- Il y a un mec nu sur ton tapis du salon on dirait.

- Tu crois ?

- J'ai l'impression que c'est pour ça que tu ne me laisses pas entrer.

- Qu'est ce qui t'arrive ?

- C'est qui ce mec ?
- Je ne sais pas. Qu'est ce que tu veux ?
- Je suis passé chez Fred, c'est chaud !
- T'as quoi ? T'es brûlant de fièvre on dirait...
- Oui... Couru... Mal au côté...

Je palpe mon flanc gauche, je sens une masse liquide et poisseuse sur ma chemise. Je regarde Paula, d'un air ahuri :

- Alors quoi ?

Je remonte ma main craignant le pire et la découvre ensanglantée.

- Merde, il m'a tiré dessus, ce con...

- Vite, j'appelle l'hôpital.

Je repense au claquement sec entendu en poussant la porte, je regarde ma main puis le visage de Paula prise de panique. Je m'évanouis.

Je me rappelle avoir aperçu le mec qui s'est habillé vite fait, un jeune type marié, du service administratif de la chaîne, genre « costard cravate des années 90 ». Un « jeune vieux ». Paula m'a allongé dans le couloir, a fait un point de compression sur la blessure d'une main et de l'autre, a saisi son téléphone pour appeler le Samu.

Je suis dans les vapes. Je me rappelle la fois où elle nous avait encore entraînés, dans un sujet boiteux. Il consistait à suivre, soi-disant sans risque, un député et le filmer en « ex Yougoslavie » en guerre. Alors que j'aurais pu faire un sujet sur la jeunesse de Sarajevo qui continuait à s'amuser pendant les combats, dans les caves transformées en boîtes de nuit.

Non, c'est elle qui m'appelle, elle me parle.

On reste là, tous les deux allongés dans son couloir. Je me vide de mon sang et Paula est contre moi, je sens son corps et sa bouche tout près de la mienne.

- Tu vas pas mourir, c'est juste dans le gras du bide, dit-elle

alors, en profitant pour me peloter.

- Merde, raté, ai-je dû dire. Tu aurais pu me laisser te caresser les seins, au moins une fois, avant de mourir.

Elle se marre, elle pleure, elle est pleine de sang partout... La vieille femme a pris une balle perdue dans le bras, la petite fille pleure, Fred gît par terre. L'explosion d'une bouteille de gaz sans doute. Le tir d'un « sniper », peut-être, on n'a jamais su. Paula fait un pansement de fortune à la vieille femme. « Reviens vers moi ... » je me souviens juste de ces mots :

- Toi, tu rentres à Paris, t'en a pris un sale coup.

Ca tire autour de nous. Je ne suis candidat ni au Prix Pulitzer, ni à la Légion d'Honneur... Je veux juste filmer des minets en train de se trémousser sur fond sonore de « Band of the Run ».

Je veux juste rentrer à Paris, boire une bière avec mes potes Place de la Bastille et qu'on éteigne cette lumière blanche... J'ai dû dire « Non, pas la grande lumière blanche... ».

- On t'emmène au bloc, t'as une balle dans le cuir.

Ouf ! Tu me rassures, je crois pas en Dieu... Ca m'aurait vraiment embêté... Depuis le temps que je ne suis pas allé à l'église... Je ne suis pas trop à jour de mes cotisations.

Elle m'embrasse. Merde, j'ai pas rêvé... Paula vient de m'embrasser. Notre « Tomb Raider » du service d'actualité qui embrasse le vieux loser de la culture rock.

Sacré Fred, tout de même, c'est un vrai pote... J'adore son appartement.

6- Saint Paul

Paula descend la rue Saint Paul en évitant de dégringoler du trottoir étroit. Les taxis frôlent dangereusement leur cible. Elle n'aime pas ce quartier. De vieilles bâtisses qui font peur. Les vestiges d'un vieux Paris qui fut planté d'hôtels prétentieux. Elle se glisse par un porche, dans les passages du village. Loin du bruit de la ville, tout semble plus sage et calme. Lourd de secrets et de tourments dans ces maisons en tuf. Juste hors les murs du rempart de Philippe Auguste. Sur l'immeuble, il n'y a qu'une plaque avec un nom : Docteur Lyne Thomston.

Paula tente de pousser la porte mais celle-ci reste bloquée. Le digicode joue les cerbères. Elle attend un moment devant le porche. Quelqu'un va bien sortir ou entrer. Elle en profitera pour se glisser à l'intérieur. Machinalement, elle sort une cigarette de sa poche, la soustrayant aux regards, comme elle le fait toujours, telle une prestidigitatrice. Cela amusait Fred.

- Tu planques tes clopes ! Disait-il

- Si je sors mon paquet, tu vas pas m'en taxer une, peut-être ?
Sa mémoire lui joue des tours : le visage de Fred s'efface,

elle ne parvient plus à retrouver les yeux, les pattes d'oie, les fossettes... Elle ne se souvient plus que d'un cameraman barbu et désinvolte qu'elle traînait partout avec elle.

La porte s'ouvre pour laisser passer deux gamins. Elle jette sa cigarette et profite de l'occasion. Trouver la boîte aux lettres dans le hall, l'étage, la porte. Monter l'escalier recouvert d'un épais tapis. Tout cela est très simple. Au premier étage, un vaste couloir et deux portes. De nouveau cette plaque, Docteur Lyne Thomston.

Paula sonne. Silence. Nouveau coup de sonnette. Bruits de pas. La porte s'ouvre.

Une femme blonde d'une soixantaine d'années ouvre. Elle a les yeux bleus perçants et cligne pour regarder sa visiteuse. Paula reste muette et attend :

- Nous avons rendez-vous ? Demande la femme blonde avec un assez fort accent anglais.

- Non.

La femme est élégante, porte visiblement un ensemble de marque, elle fume une cigarette qu'elle tient d'une manière distinguée, suspendue dans l'air à la hauteur de son visage. Comme la cendre menace de tomber, elle rentre :

- Entrez, dit-elle seulement, asseyez-vous dans mon bureau, je vais vous recevoir.

Paula avance dans l'entrée et remarque la porte du salon entrouverte. Des meubles coloniaux. Le bureau, en face, a le même décor.

- Vous avez de forts jolis meubles, Docteur, dit Paula.

La femme s'assoit à son bureau et fait signe à son invitée de faire de même.

- Ils ne sont hélas pas tous authentiques... Je me suis fait avoir à Damas, rit-elle, cette commode en camphrier est deux fois moins chère à Paris que là-bas et n'est qu'une pâle copie qu'on m'a vendue comme l'original... Mais dites-moi

donc ce qui vous amène.

- Oh, c'est une bien étrange démarche. Mon meilleur ami est venu vous rendre visite le mois dernier et j'aurais aimé savoir ce qu'il attendait de vous.

Paula perçoit un durcissement dans le visage de la femme. Sans laisser le temps à la femme de répondre, Paula continue :

- Je vous parle franchement, sans détour. Voyez-vous, mon ami est aujourd'hui décédé et c'est un peu ma manière à moi de faire mon deuil que de rencontrer ceux à qui il a rendu visite.

- Oh, mon Dieu, mais de qui s'agit-il ?

- Fred Poncelet.

- ... De quoi est-il mort ?

- Accident.

La femme se jette en arrière sur son fauteuil. Un instant, elle ouvre la bouche pour parler. Se ravise. Elle regarde Paula, les yeux pleins de larmes...

Le Docteur Lyne Thomston était une jeune fille impatiente et aventureuse. A sa sortie de l'Université, elle était partie en Afrique, finir sa thèse traitant des peuples africains, passant plus de temps en brousse qu'à son vaste projet de reconstituer l'histoire des esclaves, de retrouver les lieux où avaient été déportées les familles, de reconstituer éventuellement des recoupements scientifiques avec les ADN retrouvés dans les cimetières. Durant toute sa vie de chercheuse, elle n'avait fait qu'essuyer des échecs, recevoir des menaces même, comme si vouloir retracer l'histoire des familles laminées par l'horreur de l'esclavage n'était pas du goût de tout le monde.

Bloquée à Djibouti en 1973, elle reçut néanmoins une aide financière d'une incroyable institution, l'Association Africaine des Prospecteurs, qui voyait dans ses travaux bien

des réponses à des questions posées de par le monde. Fred était venu la voir, en effet, à plusieurs reprises. Posant de nombreuses questions sur Madagascar, compulsant à plusieurs reprises le fameux Atlas des traites d'esclaves dont elle était la seule détentrice. En recoupant le parcours des bateaux négriers, elle avait orienté ses investigations, organisé des expéditions, participé à des fouilles.

- Savez-vous qu'un tiers des Ethiopiens était encore en esclavage en 1923 ? Le dernier marché aux esclaves a été fermé au Maroc en 1920.

Jamais elle n'obtint de véritable bourse. Elle finançait donc ses recherches par la vente d'objets d'art africain. La presse anglaise l'avait qualifiée à plusieurs reprises de « pilleuse de tombes, de violeuse de sépultures ». Par chance, une banale découverte fit sa fortune. Un été de 1984, alors qu'elle menait une épuisante expédition qui l'avait conduite sur les rives du golfe du Mozambique, elle découvrit les vestiges d'un navire négrier malais qui contenait quelques objets sans grande valeur. Les autorités du Mozambique vinrent constater les piètres découvertes et surveillèrent discrètement les recherches. Ils allaient laisser cette folle continuer seule ses fouilles. Au bout de quatre mois, tous les membres de sa petite équipe l'abandonnèrent, faute d'avoir été payés. Elle resta quasiment seule à gratter et fouiller, en vain.

Puis un Lundi de Pentecôte, tandis qu'elle regardait la côte que balayait une forte houle, elle remarqua à la base d'un rocher une vaste ouverture. Une sorte de grotte marine que la tempête seule permettait d'entrevoir. Dès le lendemain, elle prit son matériel de plongée et alla vérifier. Les courants à cet endroit la mèneraient à coup sûr contre le vent ; elle dut nager jusqu'à l'épuisement pour parvenir à la grotte. De là, elle se laissa porter puis, comme elle l'avait pressenti, les

vagues la poussaient vers l'entrée. Ressortir serait sûrement plus aisé grâce au courant.

Elle longea le boyau sombre. Sa lampe n'éclairait qu'un vaste trou forgé par les années d'érosion. Selon toute logique, il lui semblait qu'il fallait continuer, mais le boyau rétrécissait et elle finit par tomber sur un écueil acéré. Machinalement, elle éclaira toute la paroi. Puis sentit qu'une vague plus forte la tirait en arrière. Au dessus d'elle, il y avait de l'air. Un siphon s'était formé qui lui permit de remonter à l'intérieur de la caverne marine. Une petite cavité supérieure abritait une grotte à l'air libre. C'est là qu'elle trouva les deux squelettes, visiblement des hommes d'équipage pris au piège dans cette vilaine cavité.

Comme elle allait repartir, la lampe de plongée balaya le sol autour d'eux. Il y eut alors un éclair. Puis deux. Puis un scintillement dans le sable. Elle déterra l'objet. La dague n'était pas de belle facture et abîmée par le temps : elle avait du être volée sur le bateau par les deux hommes. Ce qu'elle comprit immédiatement, c'est que la lame n'avait aucune valeur mais le manche, lui, était serti de pierres précieuses. Lyne Thomston savait mieux que personne que les bateaux partant de Sumatra ne contenaient que rarement des pièces précieuses. Mais les marins de cette côte avaient également une fidèle réputation de piraterie et cette dague ne pouvait qu'être le fruit d'un acte de brigandage. A ce titre, elle considéra qu'elle lui revenait de droit. Elle empocha donc l'objet et plongea à nouveau dans le siphon. Elle dut s'y reprendre à deux fois pour sortir attendant le bon ressac, puis jouer avec le courant pour rejoindre la côte, épuisée. Elle dessertit les pierres et se rendit en Afrique du Sud pour en faire examiner quelques-unes en secret. Le plus petit diamant lui offrait son retour en Europe.

Elle n'est plus jamais repartie en Afrique, ni en Angleterre.

Elle reçoit et conseille de jeunes ethnologues dans leurs recherches, elle aide aussi parfois des inconnus à retrouver leur famille, leur donne des pistes, des directions, parfois seulement des indications floues.

- A la descente du navire, on leur donnait la plupart du temps le nom de leur maître, ainsi, en les privant de mémoire et de racines, de familles et de traditions, les colons s'assuraient leur total asservissement.

Le colonialisme n'a pas seulement transformé les hommes en marchandises, il a aussi privé tout un peuple d'identité.

- Mais Fred n'était pas noir ?

- Visiblement non, répond Lyne Thomston, en riant, mais ce qu'il cherchait remontait à cette sombre époque.

- Mais que cherchait-il exactement ? Demande Paula.

- Votre ami ne cherchait plus, il avait trouvé, dit seulement la femme blonde avec gravité. Je ne peux hélas vous dire de quoi il s'agit.

- Pourquoi ça ?

- J'ai peur ne pas pouvoir en dire plus, ma chère. Je suis, en tant que vice-présidente de la Fondation Africaine des Prospecteurs, tenue à la discrétion. La seule chose que je puisse vous dire c'est que votre ami cherchait ses origines et qu'il a trouvé sa réponse. Savez-vous où il est né ?

- En Normandie, je crois...

- Oui, ça se recoupe... Est-ce que le nom du village Le Mesnil-sur-l'Estrée vous dit quelque chose ?

- Non rien du tout.

- Et le nom de Sarda Garrida ?

- Oui, je l'ai déjà entendu... De qui s'agit-il ?

- Je ne peux vous en dire plus. La mort de votre ami m'attriste énormément. Je vais vous remercier de votre visite.

Comme Lyne Thomston raccompagne Paula à la porte :

- Avez-vous récupéré ses affaires ?
- Oui, presque toutes.
- Par hasard, vous n'auriez pas vu dans ses effets, une boîte ?
- Une boîte ?
- Oui, une petite boîte africaine, en marqueterie, mal faite.
- Non... Pourquoi ?
- Mmmm... pour rien. Merci de votre venue et tenez-moi au courant.

Paula se retrouve dans le couloir. Encore plus chargée de questions que de réponses. Elle a pourtant l'impression que, sous ses allures mystérieuses, l'ethnologue lui a donné une piste sérieuse à suivre.

Elle croise un vieil homme dans l'escalier et poliment, elle l'aide à porter son sac de provisions.

- Vous allez à quel étage ?
- Second ! C'est bien gentil, mademoiselle, de nos jours on se fait plus facilement pousser qu'aider.

Comme ils arrivent devant l'appartement du vieil homme, il la remercie encore :

- Vous venez de chez la femme du premier ?
- Oui, Madame Thomston.
- C'est une vieille folle. Elle a dû vous entourlouper avec son histoire de dague repêchée au fond des mers.
- Euh, oui, bredouille Paula, elle m'a en effet parlé de ses expéditions.

Le vieil homme sourit :

- Elle va vous soutirer de l'argent pour retrouver vos ancêtres ?
- Non, je suis juste passée la voir !

L'ancien a un regard malicieux en ouvrant sa porte.

- Elle amuse son monde avec ses histoires, c'est son gagne-pain. Elle n'a jamais quitté Paris, elle était bibliothécaire et professeur d'anglais au Lycée Charlemagne. Elle venait ici

dans l'immeuble tenir compagnie à une vieille femme férue d'Art africain. Quand elle est morte, la vieille femme lui a tout légué, même l'appartement. Elle a bien tiré son épingle du jeu.

Paula accuse le coup, hésite à poser d'autres questions. Trop tard, le vieil homme entre chez lui :

- Bonne soirée et encore merci, fait le vieux en claquant la porte...

Elle descend l'escalier. Se retrouve dans la cour. Machinalement, elle regarde la fenêtre du premier étage. La silhouette du Lyne Thomston est éclairée par un halo rouge. Sur le mur, près d'elle, un masque africain. Un jeu de masque qui singe la vérité dans des rituels inconnus...

Paula hausse les épaules : cette histoire était trop belle pour être vraie.

- Ce que je peux être naïve, des fois... !

7- Peirère

Piotr Michovski était chauffeur de taxi, un vrai de vrai. Un de ceux qui connaissent Paris par coeur. Pas comme ces jeunes fous qui croient qu'un GPS peut remplacer l'intuition et la connaissance d'une ville.

Son père faisait partie de ces Russes blancs arrivés à l'aube de la Révolution d'Octobre, venus à Paris pour donner à leur fuite la superbe que la plus grande capitale du monde sait autoriser aux malchanceux. La vie avait plongé la famille dans la misère mais le métier de chauffeur de taxi offrait, depuis deux générations, la chance de survivre avec dignité dans la capitale d'exil.

Dans sa vie, bien réglée comme un compteur de taxi, Piotr avait été témoin d'innombrables situations. Piotr avait le talent de se taire et le don de l'écoute. Le soir, quand il rentrait, sa femme même, ne lui posait aucune question. Elle y avait renoncé car, des années durant, lorsqu'elle lui demandait comment s'était passée sa journée, il répondait invariablement :

- Secret professionnel !

L'heure de la retraite avait sonné et il n'emmenait, maintenant, à la gare ou à l'aéroport que quelques habitués fidèles. Parfois, certains lui demandaient de les piloter en banlieue, pour dîner chez leurs enfants et il attendait devant la porte que les réjouissances s'achèvent. Lui et son client faisaient alors le chemin en sens inverse. Pratiquant son métier avec l'élégance d'un chauffeur de maître, il nouait de bonnes relations avec ceux qui lui faisaient l'honneur de lui confier leur transport. Il n'était pas rare qu'on l'invitât à célébrer un anniversaire, une bar-mitsva ou à partager un simple verre de l'amitié.

Piotr Michovski avait hérité de son père la licence de taxi ainsi que l'appartement situé au rez-de-chaussée du boulevard Gouvion Saint Cyr. Position stratégique pour être en tête de station, dès le matin dans ce quartier où son officine roulante est son second logis. Sa clientèle était à l'image de son quartier, même génération, accents prononcés et niveaux sociaux variés. Il mettait la même distinction à emmener aussi bien un ambassadeur à la gare que la « gagneuse » du coin, à l'hôpital pour ses examens.

Piotr n'avait plus aucune racine en Russie. Apatriote de la seconde génération, son pays se limitait aux 20 arrondissements de la capitale française. Le reste de l'hexagone ne l'intéressait pas. Il conduisait prudemment, mais sans flâner. Il évitait les à-coups et les freinages brusques. Il mettait dans son métier toute la délicatesse d'une conduite au service du confort de ses clients.

Ce jour-là, il emmenait un homme d'un certain âge en

banlieue Est :

- Je vais à un enterrement... vous parlez d'une balade ! Lui lança le passager

- En effet, ce n'est pas une promenade des plus plaisantes. Un proche à vous ?

- Pas vraiment... Je ne connais personne, rétorqua le bonhomme. Imaginez-vous que j'y vais pour affaire, on m'a donné rendez-vous là bas.

- C'est peu banal en effet. Seriez-vous dans la partie ?

- Grands Dieux, non !

Installé confortablement à l'arrière, l'homme a l'attitude de celui qui veut bavarder. Les longues années d'expérience de chauffeur ont permis à Piotr de deviner quelques attitudes : un simple coup d'oeil lui suffit pour repérer le client bavard. Quelques petits signes, presque imperceptibles pour le quidam, que l'expérimenté chauffeur de taxi décèle rapidement.

- Nous passons par Paris ou par le Périphérique ? Demande-t-il à son client.

L'adresse se situe en effet aux confins de la capitale, vers l'Est et la traversée à cette heure, d'un côté ou de l'autre, risque d'être longue en raison des embouteillages.

Dans le rétroviseur, il regarde les yeux de l'homme et devine la réponse. Ce n'est pas un homme à aimer rouler au pas, pare-chocs contre pare-chocs, sur ce faux autoroute qui ceinture la ville.

- Passons par Paris, ce sera l'occasion de goûter aux beautés de notre si belle cité.

- De toute façon, on ne mettra pas beaucoup plus de temps, je vous assure.

- Voilà qui est bien dit.

Piotr jubile et le voilà qui choisit un itinéraire fait de rues transversales, d'axes dégagés, d'avenues prestigieuses. Il coupe par une ruelle pour éviter un carrefour encombré. Son plaisir sera de forcer l'admiration de son client. Il conduit de manière souple mais sans traîner. Là aussi, il sait que cela fera la différence. Parfois, au premier regard posé sur le client, il arrive à deviner comment il devra adapter sa conduite, les intonations de la voix, les tournures de phrases l'enjoignant à accélérer ou à laisser flâner la voiture.

- Je ne connais pas cette banlieue où nous allons, dit le client. Je ne sors presque jamais de Paris, sauf pour aller chez ma sœur le dimanche à Chatou.

- Je vais souvent au cimetière de Pantin, dit Piotr. Celui que vous m'indiquez n'en est pas très éloigné, c'est un petit cimetière de quartier.

- Tant mieux, je n'aurai pas de mal à retrouver mes clients alors.

- Je l'espère pour vous.

- Surtout qu'en plus, je ne les connais pas ! Je suis expert en art et on m'appelle souvent après la mort d'un parent pour estimer une collection, mais on ne m'a encore jamais appelé pour assister à l'enterrement...

- Quelques parents impatients, sans doute... Remarque Piotr. L'homme rit de bon cœur à la plaisanterie.

- Dans mon métier, on en voit de drôles, vous savez !

- J'imagine. Vous avez une spécialité ?

- Comme voilà une bonne question, mon ami ! Il se trouve en effet que nous avons tous, nous les experts, un sujet de prédilection : pour ma part ce serait plutôt l'art oriental mais j'ai écrit un petit opuscule sur l'art colonial et les pièces africaines dans les années 80 qui m'a valu d'être reconnu.

- Ah oui ?

Piotr sait que cette affirmation formulée avec la bonne intonation va entraîner son client au bavardage. L'homme est volubile, il le sent. Il n'attendait que ce signe pour raconter ses histoires. Comme il remonte par la rue du Vertbois vers République, Piotr goûte tout le bonheur de son métier. Il lui semble parfois qu'il navigue d'une rive à l'autre de la ville en transportant des histoires. Mais cette impression, il se garde bien de la partager, il se contente d'écouter et de ne jamais en parler à qui que ce soit.

- Voyez-vous, il y a tellement d'objets volés en Inde ou en Afrique, de meubles coloniaux mal conservés, que l'on peut très vite faire passer telle ou telle chose pour une pauvre brocante alors qu'il s'agit d'une pièce rare. Les familles ont bien besoin de se faire aider. Mes honoraires sont vite amortis. Il y a aussi de cruelles déceptions... Par exemple, hier, un jeune couple m'a présenté ce qu'il croyait être un véritable vase Ming appartenant à leur grand-père, un ancien ambassadeur. La pièce n'avait rien d'authentique. Le facétieux aïeul leur avait menti toute sa vie. Vous auriez vu leurs têtes !

- J'imagine.

- La femme s'est tournée vers son mari en criant « Je le savais ! Je le savais ! Il nous a bien eus, ton grand-père... C'est pas encore cette année que je l'aurai, ma BM... ! »

- Voilà donc ce que représentent pour eux des oeuvres d'art, une voiture neuve.

- Exactement. Mais le plus souvent, il s'agit heureusement de véritables collectionneurs dont l'objectif est de faire estimer leurs trésors pour les assurer.

- Cela doit être plus passionnant.

- Oui, c'est vrai. Ce qui m'intrigue dans ce rendez-vous, c'est qu'on m'a convoqué pour que j'estime une pièce rare dont

j'ai entendu parler, mais que je n'ai jamais vue. Je dirais qu'il s'agit presque d'une légende.

- Ah ?

- C'est une bien étrange affaire oui, à propos d'un manuscrit. Je suis, je l'avoue, très impatient de découvrir l'objet. Si cette pièce est authentique, elle est exceptionnelle. Non par sa valeur réelle mais par son histoire. Elle aurait appartenu à un pirate qui naviguait dans l'océan indien... J'avoue que je brûle d'impatience d'en savoir plus.

La course est à la hauteur de son espérance ! Voilà Piotr, chauffeur de taxi russe qui navigue maintenant dans les mers chaudes des Mascareignes à l'époque de la piraterie. Le voilà corsaire à la solde d'un amateur d'art en quête d'une oeuvre au secret bien gardé. Que rêver de plus pour éclairer la journée froide et grise d'un chauffeur de taxi !

- Quelle affaire ! S'exclame-t-il.

- En effet ! Il y a de quoi exciter l'imagination !

Mais l'homme se renferme tout à coup, comme s'il en avait trop dit. Le silence s'installe dans la voiture.

- Nous y serons bientôt. C'est juste après la Porte, rue de l'Egalité.

- Quel nom bien choisi pour la rue d'un cimetière, n'est ce pas !

- A n'en pas douter.

- Vous pourriez m'attendre... en laissant tourner le compteur bien sûr... Pour le retour, je ne sais pas trop si j'arriverai à trouver un taxi dans cette banlieue.

- Bien sûr, Monsieur, ne vous inquiétez pas, je vous attendrai et comme je suis un professionnel, j'éteindrai le compteur et se sera une nouvelle course.

- C'est une attention fort honnête qui est tout à votre honneur.

La voiture stationne devant la grande porte en fer du petit

cimetière.

- Mais plutôt que de m'attendre dans la voiture, cela vous plairait-il de m'accompagner ? Je ne suis pas vraiment à l'aise aux enterrements...

- Ce n'est pas dans mes habitudes, mais ça me dégourdira les jambes.

Les deux hommes enfilent leur manteau et, à pas lents, se dirigent vers l'entrée du cimetière.

- Vous aviez raison Piotr, vous permettez que je vous appelle par votre prénom ? Je l'ai vu sur votre carte de visite dans la voiture

- Faites, je vous en prie.

- Vous aviez raison, Il n'y a qu'un seul enterrement à cette heure-ci. Je vois un groupe là bas.

« Il y a quelque chose de suranné, de décalé et d'incroyable dans cette situation » pense le chauffeur de taxi. Est-ce la façon de s'exprimer de son client, son aisance naturelle, sa franchise et ses bonnes manières, qui semblent venir d'un autre temps ?

Il lui arrive de penser que son taxi attire certains personnages venus de l'époque de son père et qu'en remontant le temps ils se mélangeraient ainsi au monde moderne par le biais de son véhicule ; comme cette machine inventée par Jules Verne. Mais cette pensée, il la garde pour lui. Il se délecte de cet instant.

Il n'aura fait dans son après-midi que cette course et quand il rentrera ce soir, il formulera à sa femme la sentence du « secret professionnel » avec les yeux brillants de malice.

- Oh, oh ! Lance son client. Qui vois-je là bas, Alexandre Cormoran ! Ce petit homme est un fameux collectionneur de

pièces africaines. Je n'ai pas une grande estime pour lui, il joue parfois les fossoyeurs pour son compte personnel si vous voyez ce que je veux dire...

- Pas exactement, non...

- Il a récupéré, auprès de familles éplorées, de belles oeuvres en leur offrant un prix de brocante !

- Ah, oui je vois le genre.

Piotr remarque que l'homme scrute le petit attroupement. Puis il sursaute, son client s'arrête en le tirant par le bras :

- Nom de nom ! S'écrie-t-il ; mais là-bas c'est Verduret, ce diable d'homme... Je ne savais pas qu'il était encore en vie. Il a créé, il y a plus de 40 ans, l'Association Africaine des Prospecteurs. Un drôle de bonhomme qui a passé sa vie à piller les trésors... Je ne connais pas les deux autres à côté mais les deux petits au fond ne me sont pas inconnus. Mon ami, je crois que nous avons ici à faire à ce que Paris compte de plus grands spécialistes de l'Afrique et de la piraterie réunis. Cela n'augure rien de bon. Un vrai repaire de brigands.

La cérémonie se déroule rapidement, tourne même assez court. Le défunt est visiblement un homme jeune, emporté par une mort violente et qui travaillait à la télévision.

Piotr remarque maintenant les amis et collègues du défunt, dont les tenues vestimentaires dénotent par rapport aux manteaux noirs de ces quelques spécialistes : des blousons de cuir et des jeans contre des lodens et des costumes... On se presse calmement pour faire les condoléances à la mère du défunt, à la famille. Piotr reste à l'écart. Il voit son client saluer le parent et remettre sa carte. La mère sort une grosse enveloppe kraft de son sac et la lui remet. D'un pas assuré,

l'homme revient vers son chauffeur, son précieux colis à la main.

- Ne traînons pas ici.

Cette fois, le ton est ferme et sec. Il faudra adapter la conduite, ne pas se laisser abuser par les priorités et donner à ce retour un démarrage en faisant crisser les pneus qui renforcera l'impression de conduite engagée.

- Cette vieille folle m'a confié l'objet, dit-il, une fois assis, sans avoir pris le temps de retirer son manteau. Elle veut que je l'examine et que je me charge de la vente.

« C'est bien ce que je pensais... Je viens de me mettre dans un pétrin incroyable. »

Il regarde l'objet recouvert de signes cabalistiques.

Il ne parle plus. Une goutte de sueur perle sur son front. « Il a peur » pense Piotr.

- Vous me laisserez Place des Ternes. Je finirai à pied. Sauriez-vous tenir un secret, mon ami ? Demanda-t-il.

- Plus que vous ne l'imaginez, Monsieur.

- Je crains que le jeune homme, à l'enterrement duquel nous venons d'assister, n'est pas mort d'un accident ! Il y a de fortes chances qu'il ait été assassiné... A cause de cet objet. Celui-ci est soit d'une valeur inestimable soit le fruit d'une forfanterie.

Ce soir pour la première fois de sa vie, Piotr se rend compte qu'il est en face d'un vrai secret professionnel.

8- Chemin vert

L'air est chaud sur la capitale, la brume de chaleur et de pollution dessine un léger flou dans le ciel, rature grise sur fond bleu.

Les passants ont revêtu leur tenue de combat pour affronter les premières éclaircies : tout charme dehors.

Paula n'est pas en reste. Elle porte « la petite robe » noire classique. Elle sait que pour ce genre de rendez-vous, il faut être féminine. Elle s'amuse de sa silhouette reflétée dans les vitrines. Elle, qui se rend à des rendez-vous amoureux en jeans, se déguise en fille pour l'occasion. Aux premiers signes du printemps, les Parisiennes sont toutes à leurs toilettes, prêtes à exhiber sandales et tissus légers, restés trop longtemps dans le placard. Il faut conjurer ces tristes mois de frimas : la ville ne demande que deux saisons, une froide où l'on reste chez soi et l'autre, ensoleillée, occasion de jolis défilés de mode entre terrasses et soirées.

L'heure du charme, des peaux mises à nues a sonné ! Comme un rituel avec le soleil, surgissent de jolis sourires, des clins d'oeil, des remarques de circonstance qui félicitent la belle d'avoir abandonné manteaux et cols roulés.

Paula flotte dans la rue avec, elle aussi, cette impression d'un printemps qui précède l'annonce estivale.

Les premiers rayons sont aussi le réveil des couleurs, des lumières qui semblaient avoir fui la ville durant tout l'hiver. Paula tourne à droite, rue Saint Gilles, puis s'engage dans la rue des Tourelles, plus étroite et ombragée. Elle a préféré marcher, plutôt que prendre le métro, évitant ainsi une correspondance pour profiter et retrouver son quartier d'enfance. Il n'y a pas un pavé qui ne lui rappelle un souvenir, à cloche-pied en rentrant de l'école. Comme tout cela lui semble loin ! Pincement au coeur... Elle tournait là, rue Verlomme, pour aller à l'école Sainte Geneviève. L'angle de la rue forme une petite place plantée d'une poignée d'arbres, de quelques jolies façades sans prétention pour ce quartier du centre et un bistrot, un de ceux qui gardent encore quelques souvenirs du passé.

L'homme est assis en terrasse. Il se lève à son arrivée.

- Paula, comment vas-tu ?

Il l'embrasse, elle sourit. Le soleil aime donner à cette ville des lieux de rencontres magiques. Celui-ci en est un, c'est sûr.

L'homme lui a donné rendez-vous dans le petit bar « Du bout de la rue », comme il l'appelle, cette rue où les anciens ateliers d'artisans de son enfance sont devenus des boutiques branchées.

Il a vieilli mais elle lui trouve toujours du charme. Toute petite déjà, elle aimait lorsqu'il venait à la maison. Le soir tard, elle avait le droit de rester avec eux... L'ami de papa !

Monsieur Paul arrivait avec des fleurs pour maman, des livres sous le bras et une attention toute particulière pour la petite Paula : un paquet merveilleux contenant des objets magiques, crayons de couleurs, bandes dessinées, récits d'aventures... Puis elle restait là, à écouter les deux hommes

refaire le monde, parler politique, mélangeant savamment, dans leurs longues discussions, des références littéraires et des remarques sur l'actualité.

C'était des conversations décousues mais passionnantes pour la petite fille qui voyait dans ces deux hommes, assis face à face et fumant des cigarettes américaines, l'incarnation de tout le savoir du monde. Elle avait tellement appris lors de ces soirées passées à écouter les grands ! Elle avait acquis bien plus de connaissances dans cet appartement qu'à l'école, où des instituteurs rencontraient des difficultés à faire entrer quelque savoir dans ces petites têtes, réfractaires aux adjectifs, substantifs et autres équations. Elle était mauvaise élève mais auditrice assidue des conversations de papa et de son ami Paul. Grâce à eux, elle connaissait parfaitement le fonctionnement complexe des institutions du pays, à la grande surprise des enseignants, ainsi que le nombre de députés, leurs noms, leur couleur politiques, le rôle du sénat et celui du premier ministre... Mais elle maîtrisait également les relations diplomatiques et citait la capitale d'un pays sans hésiter, fût-il à l'autre bout du monde. Elle connaissait mieux la géopolitique que l'orthographe. Pour elle, les acteurs de la révolution russe ou de la commune de Paris tenaient autant de place que les histoires de Fantômette ou des Quatre As et elle les faisait intervenir, au grand désespoir de son institutrice, dans ses rédactions, qui à Crondstadt, qui durant la semaine sanglante.

L'ami de papa venait régulièrement les soirs de semaine et bientôt, adolescente, elle s'était habituée à lui faire des confidences tandis qu'il lui demandait de le raccompagner jusqu'au métro. Il était un peu son oncle à qui elle vouait une confiance absolue. Il pouvait tout entendre et répondait avec ce sourire affectueux et rassurant des hommes mûrs.

Il ne lui donnait jamais de conseils, se contentant de l'écouter et de lui proposer, de temps en temps, quelques pistes qu'elle devrait emprunter pour trouver sa solution. En grandissant, elle participait aux conversations, mais devenue jeune fille, elle attendait toujours ce moment où elle raccompagnerait Paul jusqu'au métro pour lui avouer quelques tourments plus intimes.

Puis la vieillesse avait fauché son père et quelques mois plus tard, sa mère. Il n'y eut plus jamais de visite de Monsieur Paul.

- Comment vas-tu ? Demande-t-il, tu sais ça m'a fait plaisir ton appel. Je me sens bien seul depuis que ton père n'est plus là.

Elle sourit, elle voudrait verser une larme, se jeter à son cou, l'embrasser pour cette phrase. On s'empêtre les pieds dans le deuil de ses parents, on ne sait jamais trop bien comment en sortir... Elle commande un café. Soudain, elle se rend compte qu'en guise de réponse, elle vient de lui poser machinalement un gros baiser sur la joue. Il sourit.

Elle est toujours la petite fille qui écoute ses histoires. Elle écoute trop d'ailleurs. Dès qu'un homme lui parle, elle tombe amoureuse. C'est peut être de sa faute, à lui, Monsieur Paul. Il rit...

Un rire franc comme celui de son père, la même manière d'allumer sa cigarette et cette façon incroyable de la tenir avec une élégance incroyable. Elle admire ses mains. Ce vieil homme, à son côté, est tout ce qui la rattache à sa famille. Si elle osait elle glisserait sa main dans la sienne et l'accompagnerait jusqu'au métro.

Mais c'est déjà fait, elle a pris sa main et la serre de toutes ses forces.

- C'était compliqué pour te revoir, Paul tu sais...

- Oui j'avais deviné... Mais tu peux appeler quand tu veux. Est-ce que tu sais au moins que c'est ta mère qui a choisi de te donner la version féminine de mon prénom ? Elle croyait, elle aussi, aux vertus de l'amitié.

- Oh, oui, je sais... On me l'a raconté cent fois ! Rit-elle.

Elle est là, assise en terrasse, au soleil, avec des millions de questions à poser. Elle voudrait en savoir plus, tout entendre de la bouche de l'ami de son père. Mais elle préfère le silence et le soleil sur sa peau.

- Tu es très jolie en robe, dit-il, ça te va mieux que tes éternels « blou » jeans.

Elle rit : son père aussi appelait ça des « blou » jeans !

- Tu sais, il m'arrive de te voir à la télé, mais je n'aime pas trop tes tenues masculines, je te préfère en robe, comme aujourd'hui.

« Il sait manier la sincérité et l'élégance du compliment, pense-t-elle, c'est cela Paul. » Pourquoi avait-elle si peur de le revoir ?

Et puis elle parle, enfin, raconte la mort de Fred, l'enterrement, les questions sur le décès de son ami. Et surtout cette envie irraisonnée : le voir, lui, Paul.

- Oui, tu as bien fait... C'était un ami proche ?

- On a failli mourir ensemble plusieurs fois...

- Et qu'est-ce qui te fait douter de la mort accidentelle de ton ami ?

- Tu vas te moquer de moi...

- Je t'écoute, Paula. Si je me moque, tu mettras ça sur le compte de mon grand âge et si je ne dis rien, tu penseras « il a baissé, le vieux »...

- C'est juste une intuition, rien de précis, des détails...

- Les détails ont leur importance... Tu le sais bien, toi qui es journaliste. Mais, prends garde. Tu refuses peut-être aussi

la mort de ton ami car faire son deuil n'est pas chose facile. Elle est surprise, cette réponse n'est pas habituelle chez cet homme généralement enclin à la réserve quand il se sent ému.

- Tu essaies de parler comme l'aurait fait mon père, là ? Lance-t-elle en souriant.

- Un peu.

Il a ce sourire coquin qui lui creuse un champ de rides au bord des yeux et à la commissure des lèvres.

- Mais toi, Paul, qu'en penses-tu ?

- J'aime cette question... Il rit. Il n'y a pas de détails anodins, tout à une raison d'être, même si la réponse que tu vas trouver n'est pas celle que tu veux entendre. Tu as raison de mener cette enquête.

Il trempe ses lèvres dans son verre de vin blanc puis, comme pour clore la discussion, il demande :

- Et à part ça, tu as un amoureux ?

- Un ? Tu rigoles plusieurs !

- Paula ! Je parle d'amoureux, rétorque-t-il avec ce même sourire.

- Oui, il y a quelqu'un, mais on n'a pas couché ensemble.

- Alors, c'est du sérieux.

Ils rient ! Zut, le café est froid. « Tu lis quoi en ce moment ?... Et toi tu sors un peu, au moins ? ... Je vais changer d'appartement... Tu fais toujours de la politique... Zut, la nuit tombe ! ... On va dîner ? Non, je me couche tôt mais une autre fois, peut-être... J'ai froid, je peux te prendre le bras ? Tu aurais dû mettre un manteau... »

Elle est heureuse d'avoir froid, elle est contente de pleurer. Mais ses larmes sont à l'intérieur, pour ses morts à elle, pas pour les vivants.

- Dis donc, est-ce que ça te dit quelque chose Sarda Garriga ? J'ai pas eu le temps de regarder sur Internet.

Paul fronce les sourcils.

- Bien sûr, c'est lui qui proclamé l'abolition de l'esclavage sur l'île de la Réunion. C'était un ami de Schoelcher... Encore un oublié de l'histoire !

- Non ? S'exclame-t-elle, eh bien, tu vas pas me croire, mais je crois que mon ami Fred est un descendant de ce type-là...

- Il me semble qu'il a eu un enfant avec la veuve de feu le Vicomte de Lodin. Je crois me souvenir qu'il est mort plutôt désargenté, dans un petit village de Normandie.

- Oui c'est exactement ça, Paul. Tu as des bouquins là-dessus ?

- L'abolition de l'esclavage, oui sûrement... Tu sais, un jour, on regardera le capitalisme avec du recul et on le trouvera aussi dégueulasse que l'esclavage...

- Là tu fais un discours politique, Paul !

- Zut... J'avais du bois sur la langue, alors ?

Elle raccompagne le vieil homme jusqu'à sa porte.

A la mort de ses parents elle n'a pas voulu vendre l'appartement. Alors, l'évidence s'est imposée à elle : proposer à Paul de quitter sa banlieue pour venir habiter ici... Par deux fois, elle l'a senti trébucher : le pas mal assuré. Elle est agrippée à son bras comme au passé, mais c'est elle maintenant, qui le soutient. La vie bascule vite, on glisse lentement, on trébuche.

- Tu es fatigué...

- Un peu....

- Prends soin de toi, dit-elle. Je n'ai plus que toi comme famille, maintenant.

- Ta mère disait souvent « sa famille, on la fait et la vie la défait ».

- Tu parles beaucoup d'elle ce soir..

- Tu lui ressembles, elle était belle.

- Ha! Ha ! Dis-moi tout ! Tu étais amoureux d'elle, alors ?

- Je ne parlerai qu'en présence de mon avocat !

Elle crie de joie :

- Mais, c'est des aveux, ça !

- Tu es une bonne journaliste...

Arrivés devant le porche, ils s'embrassent.

- Tu sais, Paul, dit-elle, je vais prendre un grand appartement et je voudrais que tu viennes habiter avec moi.

- Tu es un coeur, toi... Tu me donnerais mes gouttes tant que tu y es ! Non, laisse tomber. Par contre, appelle-moi de temps en temps, ça me fera plaisir et puis tu sais, j'aime ma solitude.

- menteur...

- J'ai une aide ménagère, une petite Tunisienne, je m'en voudrais de la laisser tomber. Mais toi, si tu veux revenir habiter ici, tu es chez toi tout de même... Pourquoi louer ailleurs ?

Un instant, Paula se projette mentalement l'appartement de son enfance. Un frisson la parcourt.

Trop de rires, trop de bons souvenirs, trop de larmes ravalées.

Elle l'embrasse encore et encore, ne parvient pas à lui lâcher la main.

Elle part, elle se retourne et fait un signe. Mais Paul a déjà poussé la lourde porte en bois. Quand elle était petite fille, il lui faisait toujours un signe avant de descendre dans le métro.

Marcher d'un pas pressé, sauter dans un bus, le laisser s'enfoncer dans la ville.

Nicaragua : le vieil autocar cahotant sur la route. Il fait chaud, le voyage est interminable, elle a la nausée. Caméra

à l'épaule, Fred la filme en train de dormir. Il y a une mouche qui se pose sur son visage. Sur le bord de sa bouche. Sur l'image, on voit soudain un léger soubresaut, puis la main du cadreur apparaît pour chasser l'insecte. Pourquoi se souvient-elle de cette image maintenant ? Peut-être à cause de cette fille au type Sud-Américain vêtue d'une robe orange, longue, avec un trait noir sur le bas, à la manière des ces robes traditionnelles portées pour les fêtes ?

Le bus souffle, elle va rater son arrêt si elle continue à rêver.

La nuit est tombée quand elle arrive à l'hôpital. Elle entre dans la chambre.

Il dort. Elle va pour repartir et une infirmière entre.

- Les heures des visites sont terminées, Madame.

- Je sais. S'il vous plaît, comment va-t-il ?

- Beaucoup mieux. Il devrait sortir en fin de semaine mais il devra aller au commissariat, c'est obligatoire après une blessure par balle.

- Bien.

Paula sort dans le couloir, part et ses talons claquent dans le silence. Elle retire ses chaussures et fait demi-tour.

En catimini, elle revient dans la chambre, se glisse dans le lit.

Il se retourne, ouvre un oeil :

- Hé Paula, c'est toi ! J'ai encore merdé... J'ai cru que c'était un ange !

- T'as la morphine mystique, toi ! dit-elle, en se serrant contre lui.

- T'es dans mon lit là ou je suis défoncé ?

- Je suis dans ton lit.

Elle pose sa tête contre son épaule.

- Zut, Paula, tu fais chier... Pour une fois que j'arrive, enfin, à te coller dans mon plumard... Je suis hors service !

Elle l'embrasse.

- Dors ! Je t'aime.

Elle se serre contre sa chaleur, la ville brille de mille feux mais des éclats de lumière jaune viennent troubler le sommeil, la sensation du goût du sang dans la bouche. C'est la déflagration des mines qui fait claquer des dents. Elle s'est mordu la langue. Le petit bus est couché dans le fossé. Quelqu'un lui parle en portugais... Une bombe encore, mais cette fois, elle se souvient, c'est en Angola... Le reste de l'équipe est dans l'autre voiture, indemne. Une roue qui tourne toute seule dans le vide. Aucune douleur physique, seulement l'impression d'être sourde. La voiture a dû sauter sur une série de mines, posées volontairement sur le chemin des réfugiés. Mais à quoi peut bien ressembler un monde sans guerre ? Demande-t-elle à Fred.

- T'es dans les vapes, ma belle, répondit-il. La baston, c'est notre gagne-pain... Mais, on peut faire la météo quand tu veux !

- Impossible, j'ai de trop gros mollets... Allez, on se tire d'ici en vitesse.

Elle se souvient alors que Fred l'a portée, elle se sent légère dans ses bras. Flotter dans l'air, retomber doucement dans un lit.

Comme Fred la portait ce jour-là en Angola, elle pense à son père qui la portait, lui aussi, jusqu'à son lit, après de tardives soirées devant la télé. A dessein, elle faisait semblant de dormir, pour que papa la couche et lui donne un dernier baiser.

- J'en ai marre de tout ça, Fred, je veux rentrer à Paris, je veux revoir mon père !

- Putain, cocotte, t'es secouée ! Tu sais, ton paternel, ça fait plus de deux ans qu'il a passé l'arme à gauche !

- Mon père est mort ? Demande-t-elle avec une voix de petite

filles.

- Mort de chez mort, tout comme le mien...

Cette fois-là, elle s'en souvient bien : c'est la seule et dernière fois où elle a pleuré son père. Mais pleurerait-elle vraiment son cher disparu ou bien la désagréable sensation de ne plus pouvoir revenir en arrière, de plus jamais rentrer chez soi ? Elle pleure sur l'épaule de son caméraman, comme elle le fait, ce soir, couchée contre cet homme, dans un lit d'hôpital. Tout ce bordel me perturbe, pense-t-elle.

Puis ses sanglots se transforment en rire nerveux, en pensant soudain qu'elle a oublié son sac à main dans le bar où elle a bu un café avec Paul.

Ca lui apprendra à se déguiser en fille !

